

Épreuve d'étude de documents

Durée 4 h

Les candidats rédigeront un commentaire synthétique de ce dossier, en tenant compte des thèmes et des problèmes abordés dans les documents, sans nécessairement suivre l'ordre dans lequel ils sont présentés.

Il est recommandé, autant que possible, de faire référence à l'ensemble des documents proposés. Les candidats peuvent aussi faire appel à leurs propres connaissances pour enrichir leur commentaire.

Les candidats doivent obligatoirement rédiger leur commentaire dans la langue qu'ils ont indiquée sur leur dossier d'inscription.

L'usage du dictionnaire n'est pas autorisé.

Métamorphoses

Document 1

« Tout change, rien ne périt ; le souffle vital circule, il va de ci de là et il prend possession à son gré des créatures les plus différentes ; des corps des bêtes il passe dans celui des hommes, du nôtre dans celui des bêtes ; mais il ne meurt jamais ; la cire malléable, qui reçoit du sculpteur de nouvelles empreintes, qui ne reste point telle qu'elle était et change sans cesse de forme, est toujours bien la même cire ; ainsi l'âme, je vous le dis, est toujours elle-même, quoiqu'elle émigre dans des figures diverses. [...] Eh quoi ? Ne voyez-vous pas que l'année prend successivement quatre formes, qui ressemblent à celles de notre vie ? C'est un petit enfant délicat, nourri de lait, quand paraît le printemps ; alors l'herbe nouvelle, encore faible et tendre, mais gonflée de suc, réjouit les laboureurs dont elle est l'espoir. Alors tout fleurit ; des fleurs de toutes couleurs donnent un aspect riant à la terre nourricière et les feuilles sont encore sans force ; après le printemps, l'année plus robuste entre dans l'été ; elle devient un vigoureux jeune homme ; car il n'y a pas de saison plus vigoureuse, plus féconde et plus ardente. Vient ensuite l'automne, qui a perdu le feu de la jeunesse ; ayant mûri, s'étant adouci et tempéré, il tient le milieu entre le jeune homme et le vieillard ; déjà ses tempes sont parsemées de cheveux gris. Enfin arrive d'un pas tremblant, tel un vieillard, l'affreux hiver, la tête dégarnie de cheveux ou couronnée, s'il lui en reste, de cheveux blancs. Nos corps eux-mêmes se transforment continuellement, sans relâche. Ce que nous avons été, ce que nous sommes, nous ne le serons plus demain [...].

Rien ne conserve son apparence primitive ; la nature, qui renouvelle sans cesse l'univers, rajeunit les formes les unes avec les autres. Rien ne périt, croyez-moi, dans le monde entier ; mais tout varie, tout change d'aspect ; ce qu'on appelle naître, c'est commencer une existence différente de la précédente ; mourir, c'est la terminer. Il peut se faire que les parties soient transportées de-ci de-là ; mais la somme de l'ensemble reste constante. Pour moi, je crois que rien ne peut subsister longtemps sous la même forme ; c'est ainsi, ô siècles, que vous avez passé de l'or au fer ; c'est ainsi que les destins des différents pays ont tant de fois évolué. [...] C'est ainsi que tout change sous nos yeux, ainsi que nous voyons des nations conquérir la puissance et d'autres s'écrouler. C'est ainsi qu'une ville qui fut grande par sa richesse et ses héros, qui pendant dix ans eut tant de sang à verser, Troie enfin, si humble aujourd'hui, ne peut plus montrer que de vieilles ruines et, pour tous trésors, les tombeaux de ses ancêtres. Sparte fut jadis une cité glorieuse ; Mycènes fut grande et puissante [...] ; Sparte n'est plus qu'un terrain misérable ; l'altière Mycènes est tombée [...]. Mais aussi on raconte maintenant que grâce au peuple de Dardanus¹ monte la ville de Rome, qui, sur les bords du Tibre issu de l'Apennin, jette les fondements d'un empire colossal. Elle se transforme en grandissant et un jour viendra où elle sera la capitale de l'univers immense.

Ovide, *Les Métamorphoses*, livre XV, v. 165-435, éd.-trad. G. Lafaye revue par H. Le Bonniec, Paris, Belles Lettres, t. III, 1991 : prosopopée de Pythagore.

¹ Le peuple de Dardanus : les Troyens.

Document 2

Je voudrais bien richement jaunissant
En pluie d'or goutte à goutte descendre
Dans le giron de ma belle Cassandre,
Lorsqu'en ses yeux le somme va glissant.
Je voudrais bien en taureau blandissant
Me transformer pour finement la prendre
Quand elle va par l'herbe la plus tendre
Seule à l'écart mille fleurs ravissant.
Je voudrais bien afin d'aiser ma peine
Être un Narcisse, et elle une fontaine
Pour m'y plonger une nuit à séjour :
Et voudrais bien que cette nuit encore
Durât toujours sans que jamais l'Aurore
D'un front nouveau nous rallumât le jour².

Ronsard, *Les Amours (Cassandre)*, 1552-1553, sonnet 20, éd. A. Gendre, Paris, LGF, 1993, p. 94-95
[L'orthographe a été modernisée].

Document 3

Lorsque Gregor Samsa s'éveilla un matin, au sortir de rêves agités, il se trouva dans son lit métamorphosé en un monstrueux insecte. Il reposait sur son dos qui était dur comme une cuirasse, et, en soulevant un peu la tête, il apercevait son ventre bombé, brun, divisé par des arceaux rigides, au sommet duquel la couverture du lit, sur le point de dégringoler tout à fait, ne se maintenait que d'extrême justesse. D'impuissance, ses nombreuses pattes, d'une minceur pitoyable par rapport au volume du reste, papillonnèrent devant ses yeux.

« Qu'est-il advenu de moi ? » pensa-t-il. Ce n'était pas un rêve. Sa chambre, une vraie chambre humaine quoiqu'un peu trop petite, était là, paisible entre les quatre murs familiers. [...].

Le regard de Gregor se tourna ensuite vers la fenêtre, et le temps maussade — on entendait les gouttes de pluie marteler le zinc de la fenêtre — le rendit tout mélancolique. « Est-ce que je ne ferais pas mieux de dormir encore un peu et d'oublier toute cette bouffonnerie ? » pensa-t-il. Mais c'était tout à fait irréalisable, car il avait l'habitude de dormir sur le côté droit, et dans son état présent il ne parvenait pas à se mettre dans cette position. Il avait beau se projeter vers la droite avec toute son énergie, à chaque fois il basculait en arrière, sur le dos. Il essaya peut-être cent fois, en fermant les yeux pour ne pas être obligé de voir le frémissement des pattes, et il ne s'arrêta qu'au moment où soudain il se sentit au flanc une douleur inconnue, légère et sourde.

Franz Kafka, *La Métamorphose* [*Die Verwandlung*, 1915], traduction de Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, Paris, Librairie Générale Française, « Le livre de poche », 1988, p. 5-6.

² Allusions successives aux mythes de Danaé, d'Europe et de Narcisse et à la personnification de l'Aurore. – *Somme* : sommeil. – *Blandissant* : caressant. – *Finement* : avec ruse. – *Ravissant* : cueillant. – *Et elle une fontaine* : et qu'elle fût fontaine. – *A séjour* : en repos.

Document 4

Le terme *nahual* recouvre plusieurs concepts, ce qui peut induire en erreur. C'est pourquoi nous limiterons son sens au double animal de l'homme et au pouvoir de certains individus de se transformer en animaux. L'une des caractéristiques du phénomène, que l'on désigne par *nahualisme*, est justement la faculté de métamorphose d'un individu, lui permettant d'abandonner temporairement sa forme humaine au profit d'une forme animale, végétale, voire d'un phénomène météorologique. Intéressons-nous principalement à la relation avec l'animal, si étroite que tout accident affectant celui-ci se répercute immédiatement sur son correspondant humain. Ainsi, on raconte que, lorsqu'un animal est tué, un homme d'un proche village meurt, son corps portant les mêmes blessures que celles de son double. Les décès sont simultanés.

[...] Au moyen de l'identification, l'homme tend à s'emparer de la puissance vitale du fauve, voire à le déposséder de ses facultés. Faut-il y reconnaître une volonté d'exorciser le danger du grand prédateur ?

Le transfert sémantique et l'assimilation de l'animalité de la part de l'homme sont peut-être une stratégie de survie dans un environnement particulièrement hostile. Apprivoiser symboliquement le jaguar, c'est l'affaiblir et le rendre moins effrayant ? La connivence est telle que l'homme établit un lien de consanguinité avec le fauve, son aïeul.

[...] En résumé, le thème de la différentiation homme-animal-végétal constitue une constante mythologique. Les premiers ancêtres étaient à la fois humains et animaux. Puis le monde s'est diversifié. Chacun a assumé sa propre apparence, à l'exception du chamane qui, dit-on, peut parfois revivre l'indistinction originelle. Le spécialiste religieux réintègre la situation initiale en parcourant à rebours l'avènement de la genèse. Il rétablit la communication entre le monde humain et l'autre monde. Ainsi, les liens mythiques d'antan sont renoués.

Caterina Magni, *Les Olmèques, des origines au mythe*, Paris, Seuil, 2003, p. 283, 309, 310.

Document 5

Tatouage de lion bouddhique. Buddha Yang. Tiré de *Chinese Tattoo Art*, édition Reusse, p. 341. Chine, XXI^e siècle. Photographie.



Document 6

Ces réflexions sur l'Etat m'amènent à souligner ce qu'on pourrait appeler l'un des paradoxes de la modernisation. L'Etat, la guerre, et l'armée, avec leur essaim de fléaux, mènent à plusieurs reprises la Nation au bord du gouffre, au nom d'une démarche qui, dans un régime d'affreuse régulation malthusienne, évite il est vrai en même temps les affres d'une expansion irréfléchie des effectifs. Mais cette politique au seuil de l'abîme vaut aussi pour les innovations majeures du XVI^e siècle. Faut-il en effet rappeler que la masse des Français, si j'en excepte une petite élite, subsiste du XIV^e au XVII^e siècle, et même au-delà, dans un monde de relative stabilité culturelle : ils jargonent leurs dialectes ; et ils restent fidèles à un catholicisme à demi folklorique qui fait le fond de leur religiosité. Dans un tel milieu, l'irruption de la Réforme protestante, elle-même basée sur l'imprimerie, et sur l'alphabétisation d'un faible pourcentage du peuplement, déclenche d'effroyables réactions de rejet. On ne greffe pas impunément un cœur huguenot sur un corps qui se veut encore tout catholique. Et il faut s'attendre à des contrecoups, dès lors qu'on entreprend de priver les villageois du culte de la Vierge Marie, et de celui de tous les saints, qui avaient anthropologisé pour la bonne cause les dévotions forestières et chosistes, jadis héritées du paganisme. Une réaction défensive et punitive, allergique et panique tout à la fois, parcourt donc l'organisme national (pour m'en tenir à lui) de 1560 à 1685. Et cela jusqu'à l'expulsion révocatrice du corps étranger. Jusqu'au triomphe final de la tradition papiste, repeinte à neuf grâce à la Contre-Réforme. Jusqu'à l'unité de foi dérisoirement retrouvée. Or en sa première phase, de 1560 à 1595, cette réaction de rejet a été d'une violence inouïe. S'identifiant au *backlash* des guerres de religion, et provoquant une hémorragie éco-démographique de grande ampleur, elle a constitué l'un des plus puissants stabilisateurs de notre système. Elle a brisé net l'expansion jusqu'alors incontrôlée de la Renaissance, quand les hommes se multipliaient comme rats en ville ou souris en grange. Une fois de plus, et par choc en retour, la tentative de modernisation contribuait en fin de compte à renforcer le caractère répressif et stagnant du système ; celui-ci sortait de l'épreuve, après 1600, couturé et labouré de glorieuses balafres ; mais il demeurait, en fin de compte, semblable à lui-même, aux cicatrices près.

Emmanuel Le Roy Ladurie, « L'histoire immobile », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 29^e année, n° 3, 1974, p. 684-685.

Document 7

Fritz Lang, *Métropolis*, 1926. Trois photogrammes.



